



HAL
open science

Une prophétie : mutation planétaire, terrorisme de contre-violence, destruction du régime hétéropatriarcal (d'Eaubonne, Les Bergères de l'Apocalypse 2/2)

Aurore Turbiau

► To cite this version:

Aurore Turbiau. Une prophétie : mutation planétaire, terrorisme de contre-violence, destruction du régime hétéropatriarcal (d'Eaubonne, Les Bergères de l'Apocalypse 2/2). 2021. hal-03190767

HAL Id: hal-03190767

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03190767v1>

Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

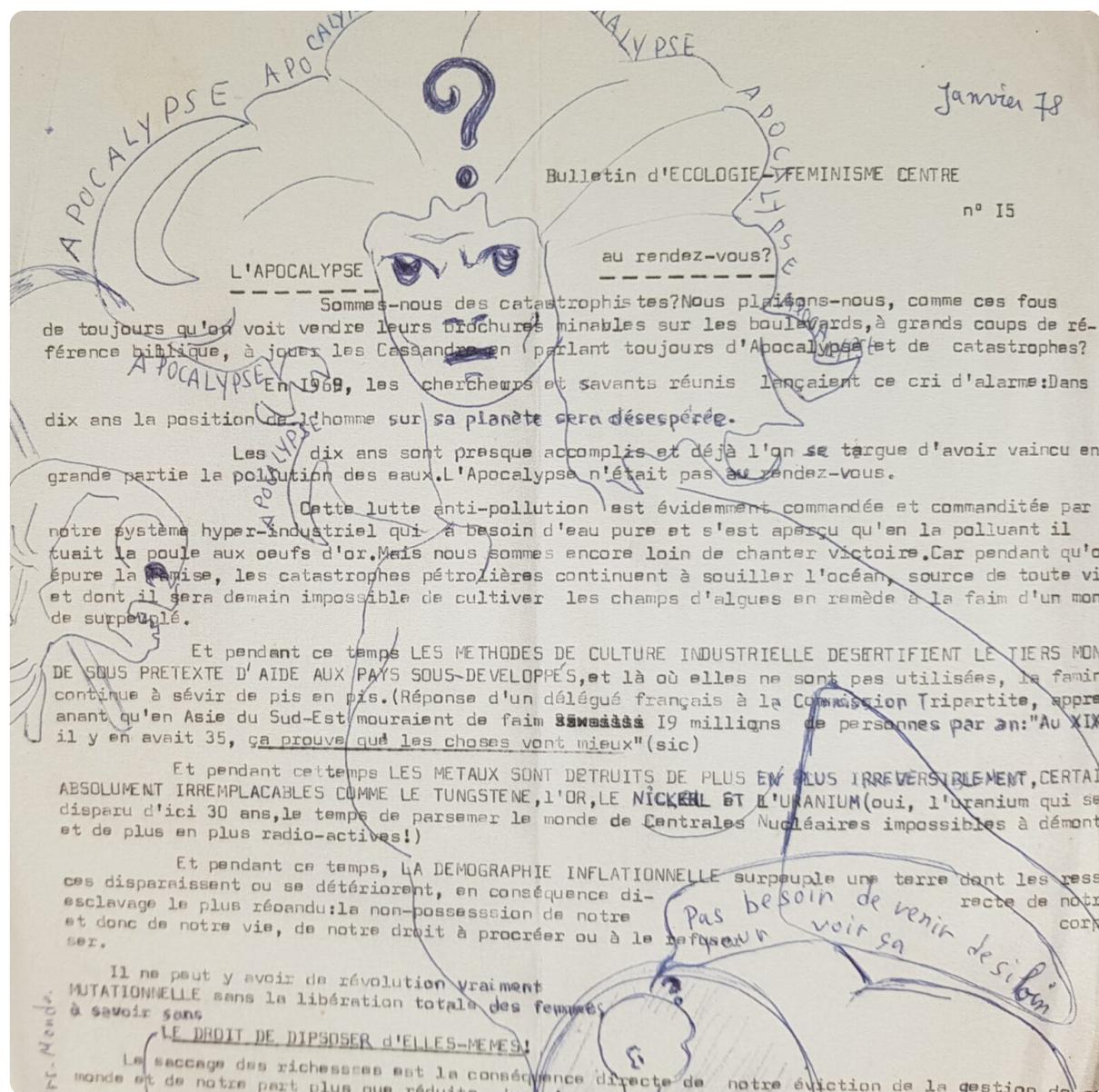


Opé
Tc

LITTÉRATURE / UNE

Une prophétie : mutation planétaire,
terrorisme de contre-violence, destruction
du régime hétéropatriarcal (d'Eaubonne,
Les Bergères de l'Apocalypse 2/2)

PAR AURORE TURBIAU · PUBLIÉ 14/03/2021 · MIS À JOUR 14/03/2021



« L'Apocalypse au rendez-vous ? », bulletin Écologie-Féminisme, janvier 1978. Fonds IMEC, cote ABN 31.1.

Dans un premier article je proposais un résumé des *Bergères de l'Apocalypse*, roman auquel tenait beaucoup Françoise d'Eaubonne et qui croise, au sein d'un roman de science-fiction « archéologique », un certain nombre des préoccupations politiques de l'autrice.

La rédaction est entamée en 1974, alors que Françoise d'Eaubonne vient de publier *Le Féminisme ou la mort* (1974), son « manifeste pour un féminisme planétaire¹ ». En 1974, viennent aussi de se dérouler les **élections présidentielles** qui ont nommé Giscard d'Estaing à la tête de l'État français et ont amorcé une première vague d'institutionnalisation du féminisme en France (Françoise Giroud est nommée secrétaire d'État chargée de la Condition féminine, la loi Veil est votée la même année). L'écologie, comme mouvement politique, commence à se faire connaître en France — Françoise d'Eaubonne a soutenu la campagne du groupe écologiste de René Dumont pendant ces présidentielles.

En 1977, année de publication des *Bergères*, Françoise d'Eaubonne a eu le temps d'approfondir sa

pensée éco-féministe et de radicaliser ses engagements. En 1975, elle a participé au plastiquage de la centrale nucléaire de **Fessenheim**², dont elle dit dans ses « contre-mémoires » que « Ce fut le sommet de [s]a vie³ ». En 1976, elle apprend la mort d'Ulrike Meinhof en prison puis, juste après l'écriture des *Bergères*, les morts successives des différents membres de la **Fraction armée rouge**, qui la sidèrent et la poussent à la rédaction de *On vous appelait terroristes* (1979).

Les *Bergères* se trouvent au confluent de ces divers lieux et contextes de réflexion politique. Récit fictionnel apocalyptique inspiré par des réflexions sur la guérilla, le terrorisme, les sexocides, articulé autour de tracts et discours imaginaires, le roman propose une réflexion polyphonique sur **l'avenir du féminisme, de l'écologie et des luttes de gauche**. Pour cet article je souhaite donner un petit aperçu de ces réflexions, à travers un exposé de ce qu'elle dit du socialisme, de l'éco-féminisme et du terrorisme, ainsi que de l'hétérosexualité en tant que régime politique.

Plan de l'article :

- Dépasser le socialisme : de la révolution à la mutation
- Éco-féminisme et terrorisme
- « La force du lien archi-millénaire de l'hétérosexualité » : l'hétérosexualité comme régime politique

Dépasser le socialisme : de la révolution à la mutation

Les *Bergères* proposent de longues discussions autour du socialisme. Françoise d'Eaubonne explique de mille manières pourquoi le socialisme a manqué la révolution, pourquoi les États socialistes ont dérivé vers le totalitarisme, pourquoi on ne peut plus se reposer sur les théories traditionnelles de la gauche en attendant la révolution : tant que le patriarcat n'aura pas été analysé comme la cause originelle de toutes les structures de domination — notamment du capitalisme et de l'impérialisme — aucune tentative de révolution ne pourra jamais, selon elle, aboutir. C'est pourquoi, à partir de *Le Féminisme ou la mort*, **Françoise d'Eaubonne préfère parler de mutation que de révolution**⁴ : c'est le monde tout entier qu'il faut intégralement changer.

Citant Rolande Ballorain qui parle d'une « mutation de la totalité » liée à « la crise moderne de la lutte des sexes » (*Le Nouveau féminisme américain*), elle évoque une nécessaire « **mue de l'espèce** » :

“ *le féminisme, c'est l'humanité tout entière en crise, et c'est la mue de l'espèce ; c'est véritablement le monde qui va changer de base. Et beaucoup plus encore : il ne reste plus le choix.*⁵

Plus tard, dans le chapitre sur les « Nouvelles perspectives » du féminisme :

“ *L'unique combat totalitaire, susceptible de renverser le Système au lieu de l'échanger une fois de plus contre un autre, et de passer enfin de la « révolution » usée jusqu'à la trame à la mutation que notre monde appelle, ce combat-là ne peut être que celui des femmes, de toutes les femmes ; et pas seulement parce qu'elles ont été placées dans la situation que les pages précédentes décrivent, parce que l'iniquité et l'absurdité révoltent le cœur et réclament le renversement d'un excès insoutenable ; ceci est légitime, mais reste sentimental ; mais c'est que, tout simplement, il ne s'agit plus de mieux-être, mais de nécessité ; non de meilleure vie, mais d'échapper à la mort ; et non pas d'un « avenir plus juste », mais de l'unique possibilité, pour l'espèce entière d'AVOIR ENCORE UN AVENIR.*⁶

Bien sûr, cette opposition entre la révolution et la mutation se retrouve dans son essai pamphlétaire *Écologie, féminisme : révolution ou mutation ?*, qu'elle publie juste après *Les Bergères*, en 1978⁷. Là, elle évoque la mutation en la présentant comme la seule authentique forme de *révolution* — par opposition aux imaginaires révolutionnaires de la gauche patriarcale :

“ *il convenait d'établir ce que cette liaison [entre le féminisme et l'écologie] peut avoir de profondément révolutionnaire dans le sens le plus authentique du terme : celui d'une MUTATION.*⁸

“ *Ce n'est qu'avec l'abolition irréversible du sexisme que la mentalité humaine pourrait se rendre susceptible d'un tel effort : la mutation (changement d'âge) qui dépasserait le vouloir révolutionnaire autant que celui-ci a dépassé l'esprit de réforme.*⁹

“ *Le mot de mutation englobe l'éveil de la conscience totale.*¹⁰

Les Bergères sont rédigées entre ces deux livres : on y retrouve les mêmes réflexions, articulées autour d'une démonstration de l'insuffisance des idéologies révolutionnaires de gauche. Dès qu'on s'intéresse à la condition des femmes, on s'aperçoit en effet que les socialistes ne valent pas mieux que les capitalistes :

“ *À propos de la lutte des classes. Riche ou pauvre, dans cette histoire en marge de la contraception, bourgeoise ou prolo, et tout ce qui s'ensuit, c'est toujours la femelle qui est coupable et chassée.*¹¹

explique ainsi l'une des femmes de Livia lors des premières libérations racontées dans *Les Bergères*. Azyadé, l'une des précurseuses de la guerre des sexes dans le roman, à l'origine de l'« Ultimatum des femmes » qui en sera l'une des premières étapes importantes, assimile ainsi « les capitalistes et les prétendus socialistes », **tous autant victime d'un même « système » de pensée « Masculin » qui entraîne la destruction des ressources et la destruction de la vie :**

“ *Les capitalistes et les prétendus socialistes qui tous veulent gouverner le monde le prouvent : les premiers ne parlent que de « préparer le marketing » et les autres « d'analyser la situation ».*

Les femmes disent que si le fruit est mûr, il choit, et si l'orange n'est pas mécanique, elle se déguste.

Ce qui est pourri, il faut le dépasser. Nous avons été tellement pourries par l'oppression mâle qu'il nous fallait nous dépasser ou disparaître.

Le temps n'est plus à prévoir ou à gouverner mais à vivre.

Notre révolution de femmes débouche sur le salut du monde. Car les raisons qu'il aurait aujourd'hui de s'engloutir sont filles de celles qui ont édifié notre enfer. Les hommes, victimes de leur propre système, ont une charogne et non une orange dans la bouche, quand ils tiennent le discours « socialiste » où la condition des femmes, la nôtre, est oubliée comme un simple aspect secondaire de la lutte des classes.

Notre combat doit rester parfaitement autonome par rapport aux autres auxquels l'adjectif « mixte » sert de masque de sorcier au Masculin.

Notre combat doit être parfaitement solidaire, en même temps, des buts qu'ils visent dans la mesure où même les pires aliénés remettent en cause, à leur propre insu, l'immense désastre du Masculin.

La cause des femmes est celle de l'espèce humaine tout entière.

LA CAUSE DES FEMMES EST CELLE DE L'ESPÈCE HUMAINE TOUT ENTIÈRE.¹²

Il faut rappeler que ça n'est pas un discours foncièrement original sous la plume de d'Eaubonne, il ne lui est pas propre. Ce qui lui appartient, ici, est le lien inédit qu'elle établit depuis le début de la décennie entre féminisme et lutte écologique — encore qu'il soit, du point de vue des luttes concrètes qui sont menées et non des théories publiées, bien partagé alors. L'idée que **le féminisme doit avoir une existence autonome des luttes de gauche** est en revanche le fondement même du féminisme radical international des années 1970 : tous les féminismes des mouvements de libération ne s'accordent pas sur ce point (certains restent avant tout socialistes ou marxistes), mais ce sont bien ces réflexions sur l'autonomie du féminisme qui ont donné un tout nouvel élan aux luttes des années 1970.

À d'autres moments dans *Les Bergères*, Françoise d'Eaubonne lance des piques aux militant·es de mai 68, qui représentent assez bien une forme de lutte de gauche qu'elle rejette tant qu'elle n'approfondit pas la question féministe. Par exemple, elle se moque très régulièrement du slogan « **l'imagination au pouvoir** », en soulignant que le fait même d'avoir mis le mot « pouvoir » en slogan signifie l'échec de toute tentative de révolution :

“

*L'imagination au pouvoir, disaient les fécondateurs qui se croyaient révolutionnaires, approuva Pénélope. Or, il suffit d'avoir tâté des produits qui délivrent la psyché pour le savoir : le pouvoir pourrit l'imagination. L'imagination doit être le seul pouvoir.*¹³

Dans *Le Féminisme ou la mort*, Françoise d'Eaubonne expliquait déjà que « Non, l'imagination n'est jamais au pouvoir. On retombe dans les mêmes schémas, dans les mêmes stéréotypes mortels¹⁴ ». Car le « pouvoir » est fondamentalement opposé à la vie, analyse Marie-Ève dans les *Bergères* :

“

Les premiers fécondateurs qui se sont dit socialistes voulaient collectiviser les sources

de production. Comment l'auraient-ils pu sans abolition de la valeur d'échange, de la hiérarchie, de la centralisation, de la cellule familiale patriarcale, bref, du Pouvoir ? Collectiviser les sources de production, comment y parvenir, sans la décentralisation des sources d'énergie ? Nous, les femmes, sources de la première de toutes les énergies, la Vie ; nous qui pouvons aujourd'hui nous reproduire sans fécondateurs, c'est à nous que revient de pouvoir réaliser ce programme et parvenir à une humanité enfin une et réalisée !

(Acclamations renouvelées. Les Conseillères, debout, applaudissent toutes ensemble, Marie-Ève fait signe qu'elle continue.)

*Marie-Ève : — Femmes, sœurs de toutes les cultures et de tous les cieux, sœurs aussi de cette Lutèce que nous voulons aussi neuve que la paix, l'heure que nous vivons est celle dont va peut-être dépendre tout notre avenir de femmes, d'humaines ; sœurs, écoutez-moi. La guerre n'est pas finie. La seule crainte des armes atomiques tombées entre nos mains [...]*¹⁵

Éco-féminisme et terrorisme

La menace nucléaire, que l'on voit évoquée ici par Marie-Ève, est en effet l'un des points centraux de la réflexion de Françoise d'Eaubonne pendant les années 1970 : **la puissance nucléaire est pour elle la preuve la plus claire que la recherche du pouvoir est foncièrement incompatible avec la vie**. La critique du nucléaire, chez d'Eaubonne, va souvent de pair avec une critique de l'aveuglement des idéologies socialistes quant à la répartition des ressources sur la planète. C'est très clair par exemple dans les explications sur les origines de la guerre des sexes que Marie-Ève donne aux guérillères qui combattent sous ses ordres :

“ — *Le Capital avait vaincu, et avec lui le patriarcat, et la soif de puissance qui lui a donné naissance — cette soif de pouvoir absolu qui débouche sur la mort. Mais tout à coup la dimension écologique est intervenue, et tout a été remis en cause !*

Marie-Eve, les mains croisées, parlait avec autant de douceur réfléchie que devant sa classe terminale.

— *Le seul obstacle que le Capital n'avait pas prévu : la nature, pas plus que la femme, n'était pas ce magma qu'on peut à l'infini exploiter pour en tirer une richesse démultipliée. La terre a commencé à entrer en agonie, l'air à suffoquer, l'eau pure à disparaître depuis une vingtaine d'années environ ; les fervents d'un socialisme révolutionnaire chargé de remplacer la gestion masculine du Capital par une gestion masculine du prolétariat nommée « auto-gestion » — du Capital — ont voulu voir dans le bilan de Mansholdt et du Club de Rome une tentative de diversion des appétits de la classe ouvrière. Pas un instant ils ne se sont posé la question du mépris dans lequel le Capital des Multinationales tenait son vieil épouvantail, puisqu'il l'exhortait à faire des enfants au moment même où il s'efforçait de limiter la natalité dans les pays pauvres devenus le nouveau et véritable prolétariat planétaire (et qui épouvantait la classe dirigeante comme celle de leurs pères l'avait été par le prolétariat blanc).*

La notion de « lutte des classes » a pris une résonance singulière : lutte pour quoi ? Pour les richesses du monde et leur gestion ? Mais où en étaient-elles, ces richesses ?¹⁶

La quête mortifère du pouvoir que représente à son paroxysme le nucléaire correspond aussi à **une exploitation fallacieuse de l'idée de nature** :

“ — Les capitalistes ont repris à leur compte la violence de la nature, et sa violence seule, s'écria Carlotta en frappant la table de la pointe de son couteau. [...] Les volcans, les fauves, les requins des profondeurs et le venin des serpents, tout a été transposé à l'échelon des combats de trusts, des crises, du chômage et des guerres, pour aboutir au paroxysme de l'auto-destruction : l'énergie nucléaire de fission.

— **Mais ils n'ont été capables de reprendre à leur compte que la violence de la nature !** Aucun autre de ses attributs ! observa Judith. Sa créativité infinie n'a été que caricaturée par leur prolifération d'objets inutiles ; son rythme cosmique, nécessaire comme à l'enfant son bercement, l'a été plus encore par l'organisation de l'ennui et la production du répétitif ; ses dons et ses beautés, que rien ne dépasse — et nous sommes restées les dernières à le savoir, nous, les femmes — ont été platement plagés par ce qu'ils appelaient arts, célébrés dans le domaine du symbole, pillés et assassinés dans celui des réalités concrètes.

— Tout comme nous, leurs inspiratrices ! cria Carlotta en poignardant le bois frénétiquement. Le rapport de l'homme à la nature, c'est le même que son rapport à nous ! Notre surfécondation est parallèle à la surexploitation du monde !¹⁷

On remarque au passage que la critique du *pouvoir*, à travers l'exemple du nucléaire, est l'occasion de définir des valeurs positives — celles de « la nature », de son « rythme cosmique », de la naissance (l'enfant bercé, les femmes inspiratrices de la beauté parce qu'elles donnent naissance). Surtout, elle est l'occasion d'opposer deux domaines de la beauté, et de **formuler une critique des « arts » — tels qu'ils sont définis et mobilisés par les hommes** en tout cas. Les arts, selon d'Eaubonne, manifestent encore une forme de pouvoir et une forme de négation de la vie, à partir du moment où le « symbole » est détaché des « réalités concrètes » et traité comme un objet à part : même mouvement que lorsqu'on isole et fractionne l'atome, il s'agit d'un geste de mort. En tant qu'écrivaine, elle insiste pour toujours rester près du réel : hors de question, pour elle, de réserver à l'écriture des expérimentations formelles dépourvues de sens narratif.

Françoise d'Eaubonne maintient aussi qu'une fois que ce geste est commis, une fois que le nucléaire est mis en place, il n'y a plus qu'à attendre la mort : bombardement ou non, attentat ou non, même dans le meilleur des cas la Terre sera détruite par les déchets nucléaires dont l'humanité ne sait pas se protéger. C'est le sens absolu de ce pouvoir mâle. Elle l'explique par exemple dans *L'Indicateur du réseau*, évoquant un voyage à Chinon en 1976 :

“ La vérité est que cette Centrale Nucléaire est la première de France ; qu'on l'a édifée dans l'indifférence générale aux alentours de 1953 ; qu'elle est également la première à être devenue bien trop radio-active pour pouvoir être démontée, et donc la première à être murée. En 1995 au plus tard, il faudra la murer à nouveau, c'est-à-dire épaissir d'une couche

*la croûte de béton qui l'entoure, et que la radio-activité aura transpercée. Et en 2010, époque à laquelle l'ordinateur du « Club de Rome » nous a prédit que des millions et des millions d'enfants pas encore nés seront morts de faim, il faudra ajouter une troisième couche. Ainsi qu'à toutes les autres Centrales Nucléaires du monde contemporaines à celle de Chinon. **La planète aura ses pyramides, qu'elle verra grossir tous les quarts de siècle comme des cancers.** Sauf celles des pays sous-développés et soumis aux tremblements de terre, où les génocides apocalyptiques de la mort atomique auront défrayé les média. [...]*

Chinon, première mort bâillonnée de ciment ? Quelle conséquence en tirent les technocrates qui règnent sur nos vies, la voici : on construit une seconde tranche. Elle s'élève, au-dessus du fleuve empesté qui vit les chevaux venus de Vaucouleurs et l'androgynisme armé de fer¹⁸.

J'ai relevé ma robe, je me suis accroupie sur les larges dalles de ce silencieux musée du mensonge, j'ai pissé dans le soir. Au pied des maquettes, des moulages, des photos technicolor. Acte d'hygiène et d'anti-pollution. J'ai pissé sur la Mort Radieuse. Et sur notre technocratie, et sur sa marche de pou. Adieu, Chinon.¹⁹

Dans ces souvenirs de Françoise d'Eaubonne, l'action contestataire reste relativement inoffensive ; mais la décennie 1970 est aussi pour elle une décennie de **réflexion sur le terrorisme**. Comme je l'évoquais en introduction, elle suit avec attention les actions de la Fraction armée rouge allemande ; elle écrit sur le terrorisme et sur la « contre-violence²⁰ ». Françoise d'Eaubonne participe aussi au plastiquage de Fessenheim, c'est-à-dire concrètement qu'elle commet des attentats contre la centrale²¹. Dans *Les Bergères*, le nucléaire est présent comme arme de dissuasion — Animus menace l'État International des Femmes de le bombarder si la guérilla ne s'achève pas — et comme menace terroriste en retour — les femmes de l'E.I.F. menacent Animus de provoquer des attentats kamikazes sur leurs centrales en représailles.

Il faut ajouter à cela les multiples références à Valérie Solanas que l'on trouve dans le roman :

Solanas est proposée comme figure tutélaire d'Anima, et elle est placée à l'origine de la loi Scum votée à la fin de la guerre par les Androphobes. Au début des *Bergères*, la narratrice lui rend plusieurs fois hommage :

“ Mais, Valérie Solanas, c'est vers toi que vole mon cœur ; car la scorpionne qui rêva de sexocide et de supprimer la vieillesse et la mort, née à l'ombre des gratte-ciel (comme Blanche-Neige l'imaginée) mourut sans savoir qu'elle léguait le nom de son Manifeste à la loi qui devait réaliser son rêve, « Scum » et lancer, sur les cendres des androcées, l'Édification du Losange.²²

J'en profite, puisque le livre de Valérie Solanas vient tout juste d'être réédité²³, pour rappeler que la violence fantasmatique de ce texte qui invite à sortir les couteaux contre les hommes — en 1971, Christiane Rochefort le réexplique en français dans sa préface — et qui a été énormément cité pendant le féminisme des années 1970, ne propose pas que des vues fictionnelles : il faut avoir en tête qu'en 1968 Valérie Solanas a pour de bon tiré sur Andy Warhol. Françoise d'Eaubonne s'intéresse à elle non pas seulement comme figure féministe et comme autrice d'un texte

particulièrement puissant d'un point de vue littéraire (aussi), mais bien également parce qu'elle est une figure du terrorisme féminin. En fait, c'est annoncé d'entrée de jeu, dans le roman : l'un des exergues des *Bergères* cite Philippe Bernert, qui « **prophétise** » **une augmentation du terrorisme féminin** à partir de la fin des années 1970 :

“ *Atterrés, sociologues, policiers, criminologues enregistrent comme un phénoménal tremblement sismique le déferlement du terrorisme féminin... En Amérique comme en Allemagne, les ordinateurs de la police et de la justice n'arrivent plus à suivre. En République Fédérale, elles forment les deux tiers des terroristes recherchées. Aux États-Unis, la criminalité féminine a triplé. Est-ce un excès, une distorsion de l'émancipation de la femme ? (On) prophétise que cette tendance ira en s'accroissant.*²⁴

Cette réflexion sur le terrorisme féminin est tissée à une analyse du mouvement des femmes français, dont l'hymne est également cité en exergue (« Le temps de la colère, les femmes, / Notre temps est arrivé. (Chant anonyme, 1970)²⁵ »). À travers les méditations de la narratrice, Françoise d'Eaubonne explique qu'elle considère qu'une certaine forme de terrorisme pourrait efficacement compléter les analyses féministes du mouvement. Ainsi par exemple lorsque Ariane vient de découvrir quelques archives mentionnant les femmes de la Fraction armée rouge qui avaient commis un attentat sur « le cerveau géant qui à Heldeiberg programait l'assassinat, par bombes B-52, [des] Vietnamiens²⁶ » :

“ *Cette histoire n'est pas seulement émouvante, comme tout ce qui donne des ancêtres à un mouvement neuf et subversif ; et il est certain que ces femmes furent des précurseuses, comme les petites militantes de l'archaïque M.L.F. — mais chacun des deux groupes eut ce qui manquait à l'autre. Le M.L.F. possédait une analyse assez correcte de la guerre des sexes, mais ignorait la méthode ; les « terroristes » d'Allemagne et d'ailleurs connaissaient bien la méthode, mais n'analysaient pas en termes de guerre des sexes. Il fallut donc attendre les femmes dont j'entrepris, ici, l'Histoire sans concession, pour assister à l'union de l'analyse et de la méthode.*²⁷

Nul doute que Françoise d'Eaubonne admirait intensément les actions de la Fraction armée rouge : on en trouve trace partout. En revanche, dans *Les Bergères*, le cheminement de la narratrice adoucit et nuance cette admiration pour le terrorisme féminin. Pendant la plus grande partie du roman, en effet, elle analyse l'histoire d'Anima à l'aune de ce qu'elle a appris à l'école, et de ce qu'elle a ingurgité de propagande ; mais à la fin, elle comprend ce qui a été dissimulé derrière la « loi Scum » des Androphobes, et ce que l'extermination des hommes a eu de monstrueux. À la fin du roman, elle est extrêmement critique des Androphobes et refuse de vivre dans un monde qui, pour se construire, a eu besoin de recourir à de telles violences — et qui, pire, en a dissimulé les preuves.

« La force du lien archi-millénaire de

l'hétérosexualité » : l'hétérosexualité comme régime politique

Dernier point intéressant à remarquer dans la lecture des *Bergères de l'Apocalypse*, la question de l'hétérosexualité. **Françoise d'Eaubonne a fait partie des fondatrices du FHAR, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire** français, au début des années 1970 ; elle a aussi beaucoup échangé avec le MHAR belge. En 1970, elle publiait *Eros minoritaire*²⁸, un livre qui tente de retracer l'histoire de l'homosexualité en Occident, et qui plaide bien sûr pour que cessent les discriminations et les violences envers les homosexuel·les (surtout hommes : plus difficile, comme elle le souligne elle-même alors, de tracer l'histoire des lesbiennes). Françoise d'Eaubonne était quant à elle, sur le plan sexuel, absolument hétérosexuelle : sauf quelques émois adolescents qu'elle raconte dans ses mémoires, elle n'a jamais vraiment couché ou été en couple qu'avec des hommes. Il y a clairement en revanche un questionnement de genre derrière tout cela : elle mentionne souvent avoir été attirée par des hommes homosexuels, est longtemps restée en couple avec « Marc » qui était bi, et elle évoque régulièrement son sentiment d'avoir joué des rôles masculins au cours de sa vie amoureuse, d'avoir été en couple homosexuel avec eux. Bref, ceci dit pour « situer » sa réflexion sur l'homosexualité selon les termes des analyses militantes d'aujourd'hui : c'est depuis son hétérosexualité (et une certaine interrogation de genre), qu'elle parle de l'homosexualité.

Dans *Les Bergères*, le thème de l'homosexualité n'est pas vraiment développé, il est plutôt posé comme une évidence : dans un monde composé exclusivement de femmes, toutes les femmes sont lesbiennes. C'est tout de même un élément important, quoiqu'il ne soit pas hyper développé : les rapports sexuels et amoureux de la narratrice sont évoqués dès le début du roman, dans le registre de l'érotisme et de la nostalgie.

“ *C'était avant le Collège d'Uranie, choisi à seize ans, juste après mes amours premières et passionnées. Soledad nue dans ce cours d'eau de Pueblo-Chimène. Cela aussi, un commencement, et qui ne finira jamais, bien que depuis longtemps elle soit morte, après m'avoir ouvert sa rose de chair dans cette pauvre maison lumineuse à l'arc de loggia baïllant en plein mur, sous les grappes de raisin.*²⁹

Même avant l'heure de la disparition des mâles, l'homosexualité est présentée comme quelque chose qui concerne toutes les femmes, qu'elles se définissent comme hétérosexuelles ou non. À propos du célibat de Marie-Ève, par exemple, on dit :

“ *« Elle refuse une compagne pour épouser l'humanité, avait-elle dit récemment à Carlotta ; or, l'humanité est femme ; mais Marie-Eve n'est pas homosexuelle, si ce n'est comme tout le monde. »*³⁰

En revanche, dans *Les Bergères*, l'hétérosexualité, elle, est au centre de nombreux questionnements et est présentée comme un fléau, d'un point de vue clairement politique :

elle est indissociable de l'organisation sociale qui asservit les femmes aux hommes et les soumet à leurs violences. Aux moments des libérations des villages, les uns après les autres, cela devient particulièrement flagrant : pas une femme vivant en couple avec un homme ne se trouve sans reproche de violences à lui faire (voir l'article précédent, la libération des femmes de Livia). La libération des femmes passe alors par la libération de l'hétérosexualité : il faut sortir de ce régime faussement sensuel, en réalité politique, et se tourner vers les femmes — puisque l'hétérosexualité en termes strictement sexuels peut largement être aménagée.

“ — Ce devait être dur pour elles [les hétérosexuelles], quand même, soupira Pénélope, de lutter contre la classe au pouvoir et de lutter en même temps contre leurs frères de misère. — Intolérable, approuva Héléne. Voilà pourquoi il faut le supprimer, ce problème insoluble, en supprimant un des deux termes. Un être humain, la femme, ne peut pas comme ça, indéfiniment, être divisée contre elle-même : aimer son ennemi, haïr son amant. **Il faut sortir de ce merdier et supprimer une des deux branches de la tenaille, pour que ce ne soit plus possible d'être tenaillée.** — Nous sommes là pour ça, Laura et moi, dit Silvina. [...] — Si on n'est pas lesbienne ? hasarda Opale, qui n'avait encore rien dit. — On l'est toutes sans le savoir, répondit Rosario, même si c'est très, très peu. Eh bien, dans ce cas, il y a le bordel de campagne. Et quand la guerre finira, on aura les androcées. J'ai entendu Marie-Eve en parler avec notre chef. On pourra enfin vivre.³¹

De la même manière que l'homosexualité féminine est présentée comme une réalité qui va de soi — presque tout le monde peut se trouver un petit fond lesbien — l'homosexualité masculine est définie comme une réalité omniprésente. Mais, mal interprétée, elle devient un élément déclencheur de haine et de violences. En fait, l'oppression des femmes commence, expliquent les femmes d'Anima, à partir du moment où l'homosexualité masculine est réprimée et versée de force dans l'hétérosexualité — qui dès lors ne peut être autre chose qu'un régime politique, et non simplement sexuel. Les jeunes hommes homosexuels qui accompagnent les guérillères, au début de la guerre, analysent aussi en même temps **phallocratisme, structure homosociale de la société mâle, refoulement de l'homosexualité et instauration de l'hétérosexualité obligatoire** :

“ Vous êtes contre le patriarcat ; nous aussi. Vous êtes contre la société mâle ; nous aussi. Vous êtes contre Animus ; nous aussi. Vos ennemis sont les nôtres. Ils nous ont persécutés par la raillerie, la discrimination, souvent les coups, parfois la mort. Ce système est celui du phallocratisme qui ne peut régner que par une immense homosexualité d'autant plus misogyne que jamais reconnue concrètement, et réprimée dans les faits. **L'ordre mâle repose sur ce paradoxe-là.** L'exaltation de la virilité passe par le refus de la virilité s'aimant elle-même ; et, encore plus, sur le refus de la virilité se saisissant comme féminine, chez la femme virile ou l'homme efféminé. J'emploie ici le vocabulaire de l'ennemi.³²

Une fois la guerre achevée — alors que tous les hommes n'ont pas encore été exterminés, et que ça n'est pas encore souhaité par les femmes d'Anima — Marie-Ève (elle-même hétérosexuelle dans le

roman, comme d'Eaubonne, pour rappel) explique que **l'hétérosexualité doit être à tout prix mise hors d'état de nuire** : le patriarcat ne pourra pas être aboli tant qu'elle subsistera, en tant qu'elle est un régime doublement sexuel et politique.

“ *J'irai plus loin, car devant le peuple des femmes il m'est impossible de passer sous silence ce qui existe de plus douloureux et de plus négatif dans l'effort extraordinaire aujourd'hui tenté de bâtir la Cité du Soleil, sans ceux que nous avons suppliés pendant cinquante siècles d'être nos égaux et nos compagnons, et qui ne furent jamais que nos bourreaux et les assassins de la biosphère. (Silence.) Il me faut évoquer, si pénible qu'en soit le devoir, la force du lien archi-millénaire de l'hétérosexualité. Non seulement c'est cette force, intériorisée au point d'être devenue une sorte d'instinct — l'homme étant le seul animal qui crée sa propre nature — qui pousse la plupart des ex-fécondateurs vivant sous nos cieux à rejoindre l'Australie où ils savent trouver quelques compagnes, mais encore — et c'est bien là le pire — c'est la raison pour laquelle les ghettos que les nécessités du conflit nous ont amenées à créer pour eux se trouvent secrètement visités par une foule des nôtres qui ne peuvent se déterminer à passer à l'ère nouvelle. Ne criez pas ! J'ai toutes les preuves, les dossiers de témoignages sont là ! Des noms ? Je n'ai pas à faire la police d'Anima et ne la ferai jamais, Anima étant la culture à venir d'où disparaîtra la police !³³*

Par la suite, les comportements hétérosexuels seront soigneusement surveillés : la sexualité hétérosexuelle pourra se satisfaire dans les androcées, mais le développement de relations amoureuses, jugées trop dangereuses, seront à peu près prohibées ; surtout, la reproduction hétérosexuelle — source de tous les ennuis — sera rendue impossible grâce la la stérilisation des ex-fécondateurs.

Seulement, c'est à Marie-Ève elle-même que le pire arrive : Ariane découvre dans les archives que Marie-Ève est tombée amoureuse d'un de ses amants (bisexuel) au sein de l'androcée, Petit-Rosier — lui-même en relation avec Glycin. Pire encore, elle en est tombée enceinte par erreur. Or Ariane découvre aussi qu'un véritable amour s'est développé entre eux. Impossible au début, pour elle, de comprendre comment Marie-Ève a pu tomber amoureuse d'un homme, de concevoir sans dégoût une relation hétérosexuelle.

“ *Il me manque un élément, celui de l'amour déchiré et dramatique comme il le fut toujours entre femme et fécondateur, quand il existait au lieu de la haine qui nous semble si naturelle depuis trois quarts de siècle. Il m'est indispensable également de surmonter la répugnance qu'une telle évocation soulève en moi, et de me dépouiller par honnêteté historienne de ce préjugé que notre jeune culture secrète contre cette aberration, qui n'en fut peut-être pas toujours une, marquant l'Âge des Ténèbres.³⁴*

Mais, petit à petit, Ariane découvre que Petit-Rosier avait trouvé une voie pour donner lieu au féminin en lui, c'est-à-dire qu'il semble qu'il avait réussi à se guérir intimement de l'imaginaire patriarcal. Lorsque, à la toute fin du roman, elle découvre l'existence dissimulée de deux petits garçons, elle a alors tout à fait révolutionné sa manière de concevoir les choses : libérée de la

propagande héritée des Androphobes, elle comprend qu'**un monde sans mâles et sans hétérosexualité est un monde amputé et violent**. Elle se décide alors à confronter le Conseil d'Anima aux découvertes qu'elle a faites :

“

Demain, je vais les affronter toutes. Dans quelques heures. Je dois dormir. Dissolution du Conseil et de toute Instance suprême : ce sera ma première exigence. Démocratie directe enfin réellement appliquée. Autogestion enfin égalitaire ; et partagée entre les sexes. L'hétérosexualité ? Non pas reprise comme valeur de base, bien entendu, mais reconnue, sans privilège ni anathème, parmi tous les autres modes de l'Eros ; non plus exaltée, mais pas davantage scandaleuse ; n'étant plus nécessaire à la reproduction, elle pourra enfin être vécue pour elle-même. Et la totalité humaine bafouée par Animus et mutilée par Anima connaîtra pour la première fois sa chance d'être au monde.

Je le veux. Je ne le peux pas. Si, je le peux ! Glycin, Petit-Rosier, Pablo, Laurent, je le peux. Ou bien non ?...

Si je me trompe, si je perds cette bataille, si je ne fais pas cette révolution, je ne me permettrai pas de vivre un jour de plus.³⁵

Ce sont là les derniers mots du roman. La fin prononce donc le retour des hommes, et **le retour de l'hétérosexualité, annoncée comme une nouvelle « chance » et comme une promesse de retrouver « la totalité humaine »**. Seulement, il s'agit de l'hétérosexualité détachée de toute question de reproduction, détachée donc aussi de l'imaginaire de la famille, des contraintes du corps : de l'hétérosexualité comme simple « mode de l'Eros », et non plus comme système politique. Françoise d'Eaubonne reste sur sa ligne : c'est l'hétérosexualité *en tant que système politique* dont il faut se débarrasser. Un monde qui s'est débarrassé radicalement du patriarcat — par l'extermination ! — s'est débarrassé de l'hétérosexualité dans son sens politique : l'Eros peut revenir, à condition qu'on l'empêche de redevenir source de rapports de domination.

Voilà pour ce rapide aperçu des discussions politiques dont on trouve trace dans *Les Bergères de l'Apocalypse*, à travers tracts et discours imaginaires, échos de la vie réelle, hésitations de la narratrice. Françoise d'Eaubonne y discute de l'avenir du féminisme, de ses contradictions internes ; elle évalue les moyens d'action qui sont disponibles aux femmes, croise les enjeux d'une libération des femmes, les nécessaires violences qu'elle suppose, les questions éthiques que cela pose. Elle discute des idéologies contestataires et révolutionnaires courantes pendant les années 1970, en évalue les manques et les réussites ; l'urgence écologique forme l'horizon de toute politique d'avenir.

Tout cela à travers **une fiction politique, apocalyptique, science-fictionnelle... qui prend pour départ une comptine**. Françoise d'Eaubonne se moquait, dans *Histoire et actualité du féminisme*, de Fabre d'Églantine, l'auteur d'« Il pleut, il pleut, bergère » :

“

Plus intéressant encore est le style employé par Fabre d'Églantine, [à propos de la Révolution française], pour discréditer la participation des femmes à l'action des femmes à l'action

directe et les revendications du féminisme nouveau-né :

« J'ai fort bien observé que ces Sociétés ne sont pas composées de mères de famille, de filles de famille, de sœurs occupées de leurs frères et sœurs en bas âge, mais d'espèces d'aventurières, de chevaliers errants, de filles émancipées, de grenadiers femelles. »

Rien de plus révélateur que le choix de ces mots. À son insu, l'auteur d'« Il pleut, bergère » y révèle avec éclat le sens de tout ce que Kate Millett définira par « politique des sexes ». [...] Hors de ces remparts et de cette cage, qu'est-elle, l'imprudente trublionne ? Un « chevalier errant », un « grenadier femelle », pis encore : une filles émancipée. . . Vite, au grand renfermement ! (Ainsi nommera-t-on, de nos jours, les militantes féministes : des putains, des lesbiennes.)

Les femmes, dès lors, ont perdu la partie. On les renverra [au cours du XIXe siècle] à leurs « blancs moutons ». ³⁶

Fabre d'Églantine et Kate Millett dans une même phrase : c'est un peu tout le génie de l'érudition de Françoise d'Eaubonne. Aventurières, émancipées, amazones lesbiennes plutôt que « chevaliers errants », ses « bergères » prolongent la vision de Fabre d'Églantine dans une nouvelle apocalypse révolutionnaire.

Citer cet article : Aurore Turbiau, "Une prophétie : mutation planétaire, terrorisme de contre-violence, destruction du régime hétéropatriarcal (d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse 2/2*)", dans *Littératures engagées* (ISSN : 2679-4950), publié le 14/03/2021, <https://engagees.hypotheses.org/2844>, consulté le 06/04/2021.

Notes :

1. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay, 1974, chapitre 7. [🔗]
2. Sur les actions antinucléaires menées par les féministes dans les années 1970, je renvoie en particulier à l'article d'Isabelle Cambourakis et Coline Guérin dans le numéro 5 de *Panthère Première*, et à la BD « Les victorieuses de Plogoff » paru dans le premier numéro de *La Déferlante* ce mois-ci, par Coline Guérin et Jul' Maroh. Voir Isabelle Cambourakis, Coline Guérin, « If you love this planet », in *Panthère Première*, n°5, p. 39-47 ; Coline Guérin, Jul' Maroh, « Les victorieuses de Plogoff », in *La Déferlante*, n°1, p. 64-81. [🔗]
3. Françoise d'Eaubonne, *L'Indicateur du réseau*, Paris, Encre, 1980, p. 222. [🔗]
4. Peut-être y a-t-il eu des précédents ; en tout cas pour ses livres de la décennie 1970, c'est le premier livre à utiliser ce terme. [🔗]
5. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, *op. cit.*, « Présentation ». [🔗]
6. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, *op. cit.*, chapitre 10. [🔗]
7. Françoise d'Eaubonne, *Écologie, féminisme : révolution ou mutation ?*, Paris, éditions A. T. P., 1978. Réédité en 2018 aux éditions Libre & Solidaire. [🔗]
8. Le gras est Le gras est dans le texte. *Écologie, féminisme*, édition 2018 *op. cit.*, dans le texte. *Écologie, féminisme*, édition 2018 *op. cit.*, p. 21. [🔗]

9. Le gras est dans le texte. *Écologie, féminisme*, édition 2018 *op. cit.*, p. 136. [↻]
10. Le gras est dans le texte. *Écologie, féminisme*, édition 2018 *op. cit.*, p. 174. [↻]
11. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1977, p. 131. [↻]
12. *Ibid.*, p. 60-61. Je souligne ce qui est mis en italique dans le texte original, puisque je ne peux retirer l'italique dans le bloc citation d'Hypothèses. [↻]
13. *Ibid.*, p. 240. [↻]
14. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, *op. cit.*, chapitre 11, « Écologie et féminisme ». [↻]
15. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, *op. cit.*, p. 320-321. [↻]
16. *Ibid.*, p. 158. [↻]
17. *Ibid.*, p. 156. [↻]
18. Elle évoquait Jeanne d'Arc au début du chapitre. [↻]
19. Françoise d'Eaubonne, *L'Indicateur du réseau*, Paris, Encre, 1980, p. 164. [↻]
20. Notamment dans *Contre-violence ou résistance à l'État*, Paris, Tierce, 1978 ; elle l'évoque souvent, par rapport à la traduction du texte d'Ulrike Meinhof sur le même sujet (1968). [↻]
21. Un « plastiquage », c'est jeter des bombes artisanales de « plastic » (<https://www.cnrtl.fr/definition/plastiquage>). Bien sûr pas pour faire exploser la centrale... mais l'action à Fessenheim a bien ralenti l'avancée des travaux sur la centrale. [↻]
22. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, *op. cit.*, p. 39. [↻]
23. Valérie Solanas, *Scum manifesto*, Paris, Fayard, 2021 (1967). [↻]
24. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, *op. cit.*, p. 13. Philippe Bernert, octobre 1977, *V.S.D.* [↻]
25. *Ibid.* [↻]
26. Le 24 mai 1972, voir par exemple sur la page wikipedia de la Fraction armée rouge. [↻]
27. *Ibid.*, p. 154-155. [↻]
28. Françoise d'Eaubonne, *Eros minoritaire*, Paris, André Balland, 1970. [↻]
29. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, *op. cit.*, p. 27. [↻]
30. *Ibid.*, p. 190. [↻]
31. *Ibid.*, p. 250. [↻]
32. *Ibid.*, p. 221. [↻]
33. *Ibid.*, p. 323. [↻]
34. *Ibid.*, p. 361. [↻]
35. *Ibid.*, p. 401-402. [↻]
36. Françoise d'Eaubonne, *Histoire et actualité du Féminisme*, Paris, Alain Moreau, 1972, p. 102-103. [↻]



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

- Dans tout OpenEdition
- Dans Littératures engagées